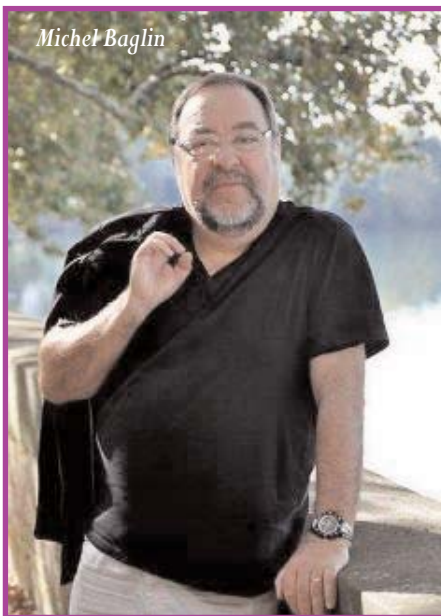


Michel Baglin



92.

Quand je rends grâce aux bons vieux livres qui ne serviront plus bientôt qu'à caler les meubles,
aux vinyles griffés où les voix se noient dans l'encre des années...

c'est [...] que je cherche à retrouver la part des anges,
le chant évaporé du vieil alcool d'aujourd'hui.

Extraits de *L'Alcool des vents*

Dominique Cornet ■

Michel Baglin, *L'Alcool des vents*, poèmes Editions Rhubarbe

3. «D'emblée, toute lecture d'un recueil de nouvelles, toute réflexion à son sujet, suscite chez moi cette plainte : Quel dommage ! Le genre est tombé en désaffection ! Tant de gens qui ne liront pas ces courts textes inouïs, rapides, remplis de trouvailles, d'éclairs, de visions... N'est-ce pas on ne peut plus contemporain la rapidité ? L'éclat, la vivacité... cela parle à tous. Les romans seraient-ils devenus des sortes de maisons de repos pour esprits retraités ? C'est à n'y rien comprendre, et je n'y comprends rien. Puis je me fâche : tant pis pour eux, et tant pis pour moi qui n'ai su les convaincre. » Michel Host.

RICHARD BRAUTIGAN

L'AMI AMÉRICAIN

Il y a mille et une façons d'entrer sur le territoire littéraire de Richard Brautigan. Plus facile, d'ailleurs, d'y entrer que de savoir où l'on a mis les pieds une fois pénétrées ces terres poétiques. Cette zone aux contours flous – et facile d'accès, insistons sur ce point – a bien sûr en elle beaucoup de l'Amérique de son auteur, né en 1935 dans l'État de Washington. S'il a été à la fois un compagnon de

route de la Beat Generation – à la marge de ce mouvement contre-culturel, là où Kerouac, Ginsberg et Burroughs en étaient le cœur – et une figure majeure de la scène littéraire de San Francisco dans les années 60 (son grand ami le romancier Don Carpenter en fait d'ailleurs l'inspiration autobiographique de plusieurs de ses personnages), son écriture évoque aussi de très européennes expérimentations surréalistes. Ainsi, *La Pêche à la Truite en Amérique* – son roman le plus célèbre avec *Un Privé à Babylone* – a-t-il pu parfois être comparé aux inventions d'un Boris Vian. Souvent accolé à ce livre par la grâce de ses différentes éditions, le conte *Sucre de Pastèque* est peut-être le chef-d'œuvre qu'il faut lire avant tout pour rencontrer son univers atemporel, rempli à la fois d'une pétillance malicieuse et d'un désespoir lancinant... qui mènera Brautigan au suicide en 1984.

Le Castor Astral propose aujourd'hui, et c'est une première mondiale, l'intégrale de ses poèmes en édition bilingue assortie d'un appareil critique qui a l'intelligence d'aller à l'essentiel. Et c'est une porte de plus qui s'ouvre pour découvrir ou retrouver le pays de Brautigan. Une porte, ou plutôt un pont, une passerelle qui vous fera traverser une rivière de mots charriant des images qui passent sans prévenir de l'épique au trivial, du zen à l'inquiétante étrangeté, du prosaïque au merveilleux. Souvent très courts et proches du haïku – bien qu'ils en dévoient, espiègles, le principe – les poèmes réunis dans ce recueil se goûtent en grappes ou en picorant au hasard des pages. En une phrase (« *Il y a une motocyclette au Nouveau Mexique* ») ou plusieurs pages, le poète convoque aussi bien Baudelaire que les grands espaces américains, autant la spiritualité que la vie quotidienne, autant la grâce que l'absurde. Et surtout nous promène aux étranges zones de contact de toutes ces sphères. Cet auteur qui ondule entre ombre et lumière a influencé nombre de nos contemporains, de Philippe Djian à Tim Burton, et ce jusqu'à un Japon qu'il affectionnait particulièrement (Haruki Murakami revendique la marque de Brautigan sur son travail). Ceux qui aiment ses livres les relisent avec passion, mais il reste encore confiné aux à-côtés de l'histoire littéraire officielle : allons ensemble l'y retrouver grâce à ces presque 800 pages enchantées. Comme le note l'écrivain Thomas Viniou, « *les poèmes de Richard Brautigan ne servent à rien, comme on peut le dire parfois d'une fleur de liseron, d'un poisson-chat ou d'une vieille chanson obsédante* ».

Et c'est ainsi qu'ils sont indispensables.

Rémi Boiteux ■

Richard Brautigan, *C'est tout ce que j'ai à déclarer*, œuvre poétique complète, éd. Le Castor Astral, 800p., 29€

Laitue

Le seul espoir que nous avons c'est nos enfants et les graines que nous leurs donnons et les jardins que nous plantons ensemble.

Étoile poker

C'est une étoile qui ressemble à une partie de poker au-dessus des montagnes de l'est de l'Oregon.

Trois hommes sont en train de jouer.

Tous les trois bergers.

L'un d'eux a deux paires, les autres n'ont rien.

Ouvre-boîtes critique

Il y a quelque chose qui cloche dans ce poème. Pouvez-vous le trouver ?

JEAN-YVES PLAMONT

L'HUMOUR TENDRE

« Pour l'anecdote, j'ai toute l'année un canoë-kayak arrimé sur le toit de ma voiture. Je ne sais pas vous mais personnellement je trouve ça très sympa dans les embouteillages. Je ne pratique pas le canoë-kayak.

J'aime Ostende, la mer du Nord, le tramway qui longe la côte et les filles du bord de mer tsoin tsoin. J'aime mon éditrice surtout lorsqu'elle me dit j'aime bien votre univers...

De la fantaisie, de la tristesse, du burlesque, ajoutez les glaçons, du pathétique, un soupçon de... Hé, je vais pas tout vous dire. J'agite dans un shaker.

Je vis à Lille où je travaille à la bibliothèque. Désolé pour la chute. »

Ainsi Jean-Yves Plamont se présente-t-il sur le site des éditions Cadex, qui viennent d'éditer son dernier recueil, *Le Pôle magnétique*. Je trouve que ces dix phrases sont une excellente introduction à son univers poétique. Qu'y trouve-t-on ?

Des indications géographiques. *Le Pôle magnétique* ne le cache pas : cet homme est un homme du Nord (Lille l'avoue), extrême même en l'occurrence. Le recueil s'ouvre carrément sur *Diego s'envole vers le Groenland*. Il y est beaucoup question de pingouins, d'igloos, d'iceberg.

Pour se réchauffer, il ne peut compter que sur Katarina – à qui l'auteur dédie tous ses écrits. Un prénom issu du grec *kathara* qui signifie pur, et ce n'est pas innocent : *Mon manteau polaire est tellement*

épais. Katarina n'entend plus mon cœur qui bat pour Katarina. Elle est de toutes les aventures, les polaires (aussi dans *Tout feu, tout glace* et dans *Écran de neige* qui suivent *Le Pôle magnétique*) et les asiatiques de *Pour mon ours blanc*. Le titre est trompeur car les voyages mènent, là, à Taïwan et au Japon. Je soupçonne d'abord une réminiscence des Jeux d'hiver de Sapporo, en 72, mais Jean-Yves Plamont brouille les pistes (!) :

« Pour mon ours blanc a été publié en 2008. Le Pôle magnétique publié cette année, je l'ai écrit fin des années 90. Tout feu tout glace, je l'ai écrit après *Pour mon ours blanc* à peu près à la même époque. Par contre, *Écran de neige* est plus récent (2012 je crois). »

Je m'interroge : peut-on faire confiance à un simulateur ? Car je lui extorque cet aveu :

« Ces deux recueils publiés ne sont qu'une infime partie de ce que j'ai pu écrire. J'ai toujours écrit, j'ai donc accumulé un grand nombre d'inédits. Une vingtaine de recueils en attente, des milliers de poèmes hors recueils. Une seule publication en revue : Poésie/première "Humour & poésie d'aujourd'hui" numéro 151 (novembre 2011-février 2012). Pas de roman, ni de nouvelle. » Un poète donc, un dur, un pur.

Humour, dit-il. C'est donc ça ! Je comprends mieux que son ours blanc en peluche conduite une auto-tamponneuse et téléphone à Taïwan. Je ne m'étonne plus que les pingouins jouent au hockey ni que son saint-bernard veille jalousement sur ses amours avec Katarina. Je reprends ma lecture au début en guettant tous les petits symptômes du poète fantaisiste et toutes ces petites « glissades poétiques » (il me dit aimer cette expression). Il y a le *Chevalier du Blizzard* et *Lettres* (14), le *Greenpeace and Love* de Katarina sur le dos d'un ours blanc (16) que, cinq pages plus loin, elle va *groenlander*. *Tombe la neige / il n'aboiera pas ce soir / mon saint-bernard...* Tiens, bonjour le Belge ! Aimerais-il les poètes d'outre-Quévrain ?

« Les surréalistes belges, oui ; le poète Paul Neuhuys je me sens très proche de lui. Sans oublier ce très cher poète viennois que j'adore : Peter Altenberg, ses très subtiles et délicates esquisses viennoises. » Des noms qui me sont inconnus. Aussitôt je me dis que c'est le bibliothécaire qui fait entendre sa voix. En effet je trouve ceci, qui est du Belge qu'il a dit :

Ne restons pas ici, la vue est trop bornée. / Allons vers les contrées lumineuses, / Nous chasserons le jabiru dans les palétuviers, / Nous écouterons la musique verte des fleuves. / Je te conduirai sur une montagne taillée à pic ; / De là, tous les détails se perdront dans l'ensemble / Tu donneras tes lèvres rouges au soleil d'or, / Et nous redescendrons en courant.

Je chanterai : ma mie, ô gué... / Tu m'appelleras : vaurien, artiste, / Et quand nous serons fatigués d'être gais / Nous serons contents d'être tristes. »

Le gars du blog a beau le dater de 1921 et le titrer « Le canari et la cerise », je n'en démords pas : c'est du Plamont ! La même famille.

Et ce : « En effet, ces petites choses que j'écris sont-elles des poésies ? Pas du tout. Ce sont des extraits ! Des extraits de la vie. La vie de l'âme, et celle du jour et son hasard, condensée en deux ou trois pages, débarrassée du superflu, comme l'est le bœuf dans un pot de Liebig. » ne vient-il pas raviver à merveille mes questions sur l'essence poétique des écrits que Plamont fait mine de signer alors qu'ils sont tout simplement de l'Altenberg ! « *Vom Überflüssigen befreit wie das Rind im Liebig-Tiegel !* »



Je lis quelque part que les poètes s'inscrivent souvent dans un courant, dans une « école ». Y a-t-il une école du haïku ? Je tente une sortie du côté des grands maîtres japonais du genre, Chiki, Santoka, Bashô.... mais ça ne colle pas : eux sont plus graves, plus sérieux, chez Bashô on ne s'esclaffe pas toutes les trois lignes.

Les surréalistes alors, car l'homme s'est plu à citer Robert Desnos (notamment *Destinée arbitraire*) et Philippe Soupault ? Mais le premier a rompu avec le mouvement et le second en a été exclu... Plamont se retrouve à la rue.

C'est alors que, fouillant « la toile » sans relâche, je tombe sur « l'école fantaisiste ». Trop beau ! Au début tout va bien, et surtout la fratrie : Paul-Jean Toulet, Francis Carco, Tristan Derème... « Le groupe se définissait par son refus du romantisme et du symbolisme, du naturalisme et du positivisme. À ces grands courants du XIX^e siècle, ils opposent la fantaisie (au sens large), le retour au burlesque. Ils adoptent des formes poétiques souples, ils privilégient le rythme et la chanson, tentant de trouver un équilibre entre sentimentalité, humour et mélancolie. » Magnifique ! Plamont est ici chez lui, il en reprend tous les mots dans notre conversation. Mais j'ai à peine le temps de me réjouir que la fin de la notice me refroidit : « par leur attachement à la tradition et à un certain "génie" national (en l'occurrence, le burlesque français, François Villon, etc.), ils furent appréciés de critiques proches de l'Action française ».

Désolé, Jean-Yves, mais vous allez devoir rester orphelin. « Ne vous en faites pas, dit-il pour me consoler. Je serais très fier d'être considéré comme un

humoriste à ma façon. Mon humour triste. Mon côté gagan peut-être. J'ai beaucoup travaillé pour y parvenir. l'essentiel : être absolument soi... Je n'oublie pas les dessinateurs humoristes des années 60-70, publiés dans *Jours de France*. Et puis ces merveilleux observateurs, Kiraz et ses parisiennes, Sempé... et tant d'autres. » Voilà qui m'ouvre une nouvelle piste.

Mais oui, Chaval, c'est une belle idée. Et si, mon cher Jean-Yves – vous permettez que je vous appelle Jean-Yves ? – si je vous proposais les chansonniers ? Je suis sûr que vos pingouins et votre saint-bernard souriraient des « glissades poétiques » d'un Grello (*Quand le soleil s'est levé là-bas derrière Pantin / Ça n'a été qu'un cri dans le petit matin / "Il fait beau" / Les oiseaux de Paris filochant ventre à ciel / Aux quatre coins d'la ville ont porté la nouvelle / "Il fait beau"* que chanta même Brassens), d'un Rocca, d'un Maurice Horgues, qui rimaient avec talent, désinvolture et justesse. Vous n'auriez pas dépareillé à trousser vos haïkus. Je suis sûr que l'actualité vous inspirerait, tu ne crois pas – vous permettez que je te tutoie ?

« Si je peux provoquer le sourire ou la tendre complicité d'un lecteur avec mes petites histoires, c'est gagné pour moi. Je ne suis qu'une sorte de Pierrot lunaire, en lumière tamisée, j'aime mes petits personnages, une sorte de dessin animé, j'en sais trop rien... » C'est drôle que tu me dises ça, Jypé, j'étais justement en train de penser que je te proposerais bien comme père spirituel – admire le mot *spirituel*... Et quand Katarina va entendre son nom, elle va fondre dans tes bras. Un type qui fut comptable dans les houillères de Colomb-Béchar, en Algérie, ça vaut bien comptable des prêtres dans une médiathèque, non ? Je lâche son nom : Robert Lamoureux. Pas celui de la 7^{ème} compagnie, celui par exemple de *La plupart du temps* :

La plupart du temps / Quand on aime et qu'on a vingt ans / Ce n'est jamais pour de l'argent / Les jeunes filles se disent ... en rêvant / Ça m'est égal qu'il ait de l'argent / Ce que je veux seulement, c'est qu'il soit grand / Avec un sourire éclatant / Et puis ... le reste ... évidemment... qu'il décline par vingtaine jusqu'à 80 ans :

La plupart du temps / Quand on aime et qu'on a quatre-vingts ans / Ce n'est plus pour de l'argent / Pourvu qu'on puisse de temps en temps / S'offrir un p'tit verre de vin blanc / Ben, mon Dieu, c'est bien suffisant / Et d'ailleurs, c'est ça qui est tordant / Quand on aime et qu'on a quatre-vingts ans / C'est tout à fait comme à vingt ans / Ce n'est jamais pour très longtemps.

C'est doux, c'est tendre, c'est ingénu, c'est parfaitement ficelé, on sourit, on s'émeut... – bon Dieu, j'allais oublier de te dire ça... – c'est exactement ce que j'ai ressenti à te lire.

Léo Montillot ■